



Deux grands romanciers

Ils ont en commun de pratiquer des genres littéraires trop souvent méprisés. Et pourtant quels écrivains ! R.J. Ellory s'est fait connaître avec un roman noir qui en ravit plus d'un. *Noir, Seul le silence* l'est parce qu'il raconte l'histoire d'un tueur en série. Mais aussi parce que le roman se déroule en grande partie dans le *Deep south* alors qu'Ellory est natif de Birmingham en Angleterre. Après une dizaine de polars, tous chroniqués dans ces colonnes, Ellory renoue avec ses débuts. *Le chant de l'assassin* se déroule au fin fond du Texas, un coin où l'espoir ne semble pas trouver sa place. Avec des types paumés, de sacrés salops, des filles qui ne seront jamais heureuses mais qu'on aimerait pourtant croiser. Tout ce qu'il faut pour adorer ce récit.

Luca Di Fulvio a fait une entrée encore plus fracassante dans le monde de l'édition. Son premier livre, *Le gang des rêves*, a connu un incroyable succès. À peine avons-nous lu ses huit cents pages que Di Fulvio proposait *Les enfants de Venise*, tout aussi volumineux, tout aussi passionnant. *Le soleil des rebelles* prend la suite. Même format. Même histoire d'amour théoriquement impossible entre deux enfants. Seul le lieu change puisque nous quittons la Sérénissime pour un obscur royaume alpin. Certains vous diront peut-être que le roman historique est un genre mineur. Que Di Fulvio écrit toujours le même bouquin. Que la psychologie de ses personnages est un peu fruste. Aucune importance. Il vous emmène dans des histoires dont vous voulez absolument connaître la fin. Alors ne les ratez pas.

Sommaire

La prisonnière du temps,
Kate Morton, p2

Un petit homme de dos,
Richard Morgiève, p3

Les âmes silencieuses,
Mélanie Guyard, p4

Le soleil des rebelles,
Luca Di Fulvio, p5

La bâtarde d'Istanbul,
Elif Shafak, p6

Le chant de l'assassin,
R.J. Ellory, p7

Délation sur ordonnance,
Bernard Prou, p8

La bibliothèque fonctionne les jeudis de 13 heures 30 à 14 heures sur le palier du premier étage.

Contacts :

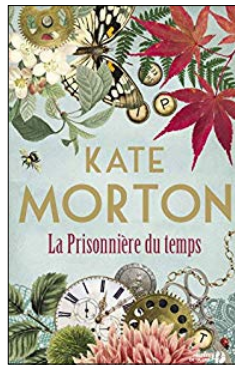
Pierre-Julien Andrieux,
Sylvie Mercier,
Valérie Bougeant,
Axelle Bonzi,
Laurent Bisault,
Éric Ambiaud (SSP)
Marceline Bodier (DG)



La prisonnière du temps

Kate Morton, Les presses de la cité

Ça fait tellement de bien, de temps en temps, de lire une histoire, une vraie histoire, longue, très construite, écrite par quelqu'un dont l'ambition numéro un est bien de raconter une histoire! La prisonnière du temps, c'est vraiment ça : une histoire qu'on pourrait dire complexe si on voulait la résumer rapidement, qu'on pourrait dire simple si on voulait juste résumer les événements de l'été 1862, ceux qui sont à l'origine de tout... mais elle n'est ni simple ni complexe : elle se déploie, avec la juste dose de détails nécessaires pour qu'on soit plongé dans un univers souvent semi-onirique, sans en mettre trop pour qu'on ait tout le temps envie de connaître la suite. D'après Wikipédia, Kate Morton est connue pour ses romans « gothiques », donc fantastiques. Et de fait, j'ai été un peu dérangée par la présence de l'esprit d'un personnage du passé, qui raconte les événements de son point de vue. Je ne suis pas du tout friande de surnaturel : dès lors, je ne suis pas du tout une spécialiste des romans gothiques et j'ignore s'ils ont tous le parti-pris de ne laisser aucun

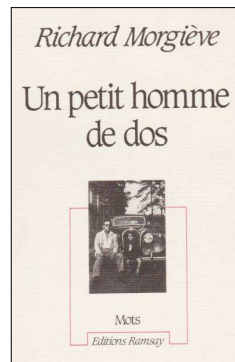


doute quant à l'existence d'un monde surnaturel. Mais dans le cas de Kate Morton, il me semble qu'on reste dans un entre-deux qui ménage tous les lecteurs : elle propose à la toute fin du livre une manière d'interpréter la présence de cet esprit, interprétation qui vaut bien l'hypothèse du surnaturel et me convient mieux. Mais il est également remarquable que la présence de cet esprit ne m'a jamais empêchée d'être captivée par le livre, car c'est l'esprit de quelqu'un qui a vécu et était au cœur des événements de l'été 1862. On peut imaginer qu'il aurait pu les commenter juste après : de toute façon, il s'agit d'un roman choral et l'esprit est une voix parmi d'autres. Au final, le plus gros défaut de ce livre est plutôt qu'il rend asocial pendant quelques jours et quelques nuits. On s'attache aux très nombreux personnages, on vit avec eux et on a l'impression de dépasser leurs destins individuels car on comprend tout doucement quels liens les unissent par-delà les siècles... Vraiment, une très belle réussite. À lire absolument si vous voulez vous évader... et à éviter si vous avez un dossier à boucler pour le lendemain !

Un petit homme de dos

Richard Morgiève, Ramsay

Un petit homme de dos, c'est *Belle du seigneur*, en version populaire et dans les années quarante, mais avec autant de magnétisme, de passion, et avec la même idée de construction qui fait monter les personnages très haut avant de redescendre très bas. Ce n'est pas un pavé : il se lit beaucoup plus vite que le livre d'Albert Cohen, mais il donne la même impression d'avoir vécu par procuration une histoire d'amour fou. C'est *Belle du seigneur*, mais c'est aussi *Le livre de ma mère* (il faudrait ajouter « et de mon père... », mais je force le trait pour rester chez Albert Cohen), car le narrateur est le fils des protagonistes, qui leur a écrit une ode d'amour filial. Le fils, c'est Mietta (et ce prénom est lourd de sens), qui parle de sa naissance et de son enfance à la troisième personne ; mais il dit « je » aussi, « mon » père, « ma » mère, lorsque c'est le narrateur adulte qui partage son interprétation de l'histoire de ses parents. Je ne crois pas avoir jamais rencontré ce choix narratif dédoublé pour mêler immersion dans les souvenirs et distance adulte, mais je crois que cela participe à l'impression enthousiasmante que produit

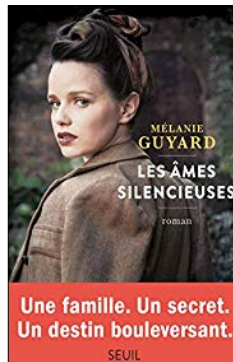


le livre, car on comprend qu'il est très difficile de trouver la juste distance pour parler d'événements qui, même une fois la vie passée, restent douloureux et que le narrateur a pourtant une folle envie de faire revivre et de fixer. Sans doute ce choix narratif est-il aussi la traduction de l'ambivalence que ressent le fils envers ses parents. Car le roman est aussi traversé par sa quête des origines. Au sortir de la seconde guerre mondiale, la population était partagée entre ceux qui avaient été du bon côté et les autres. Le père du narrateur n'a peut-être pas été du bon côté... à moins que si, il l'ait été ; peut-être même que ce sont avec des origines juives polonaises qu'il a dû composer pour survivre pendant le troisième Reich. Ces origines, il les a toujours niées, mais ce sont elles que le fils interroge et recherche en reconstituant l'histoire de ses parents même bien avant sa naissance. La dernière phrase du livre est en quatrième de couverture, et c'est bien dommage car c'est aussi la plus belle et la plus bouleversante. Mais pour l'apprécier pleinement et sentir les larmes monter en la lisant, il faut avoir lu tout le livre, avoir vibré avec les personnages et vécu avec le fils. Lisez-le!

Les âmes silencieuses

Mélanie Guyard, Seuil

Un excellent livre à suspense qui renouvelle parfaitement le genre. Le genre : un aller-retour entre deux générations, celle du petit-fils et celle de la grand-mère, qui a eu vingt ans pendant la seconde guerre mondiale et a été tondu à la libération, on l'apprend très vite et surtout on le comprend dès la première scène. Qu'est-il arrivé, pourquoi a-t-elle été tondu ? Le petit-fils enquête après sa mort, un peu par hasard, un peu parce que cela prend tout à coup sens dans sa propre vie, et il résout le mystère soixante-dix ans plus tard. Un genre renouvelé : sur un sujet et un procédé qui ne sont pas nouveaux, l'auteure réussit à nous surprendre avec un dénouement que, à ma connaissance, je n'ai encore jamais rencontré et auquel, en conséquence, je n'ai absolument jamais pensé avant les dernières pages. Il n'y a pourtant rien de surnaturel, le mystère est tout simple, mais voilà, on n'y pense pas. Bravo ! A vrai dire, j'ai eu la chance d'assister à la rencontre organisée par Babelio avec l'auteure. Je n'avais pas encore lu le livre, et j'ai été enthousiasmée par la manière dont Mélanie Guyard a parlé de son livre et de l'écriture. Elle en a parlé comme si les personnages avaient existé et qu'elle n'avait fait que transcrire leurs aventures ; cela en faisait non pas un objet qui lui appartenait et dont elle nous aurait parlé ex cathedra, mais au contraire un objet partagé auquel tout le monde pouvait se référer et ajouter



son décryptage à celui des autres. Comme je comprends cela... il me semble en effet qu'écrire, c'est cela : voir surgir dans sa tête une histoire qui a une vie propre et essayer patiemment de l'écouter, de la comprendre, de manière à la restituer et à permettre aux autres de la faire leur. L'auteure n'a pas ajouté que si ses personnages ont une telle réalité, c'est parce que chacun d'eux est un peu elle : Loïc qui ne sait pas pourquoi sa vie lui a échappé et qui retourne à ses racines, est-ce que ce ne serait pas quelque chose d'elle ? Mathilde qui ne sait plus comment rebondir parce qu'un événement a fait effraction dans sa vie et n'arrive pas à y prendre sens, n'est-ce pas quelque chose d'elle aussi ? Et Héloïse qui laisse dicter ses choix par un sentiment de culpabilité ? Ou alors, si rien de tout cela n'est elle, c'est que c'est nous. Nous avons tous en nous une tendance à chercher nos racines, à essayer de donner un sens à ce qui ne semble pas en avoir, à tenter de donner leur juste place à nos émotions... Un livre que je vous recommande, vraiment : un excellent moment de lecture, avec une vraie histoire captivante, qui se lit d'une traite, surprend... Je ne mettrai qu'un bémol : quand on découvre une auteure qui est au début de son œuvre, on voudrait pouvoir faire un saut dans le temps pour la retrouver tout de suite dans dix autres livres dans la même veine... bon, pour les amateurs, elle a déjà écrit pour adolescents sous le nom d'Andoryss, mais c'est bien son prochain roman adulte que j'attends avec impatience !

Le soleil des rebelles

Luca Di Fulvio, Slatkine & Cie

Tome 3 ou troisième livre de Luca Di Fulvio? Un peu des deux car *Le soleil des rebelles* qui succède au *Gang des rêves* (Surbooké n°8) et aux *Enfants de Venise* (Surbooké n°22) pourrait faire partie d'une trilogie tant ces livres ont de points communs. Pourtant ils ne se déroulent ni au même endroit, ni à la même époque et en plus avec des personnages différents. Mais ils offrent tous l'histoire d'amour de deux jeunes gens qui devront se battre pour accéder à leur rêve. Cette version numéro trois des œuvres de Di Fulvio est une des plus réussies, peut-être la meilleure. Si certains comparent Di Fulvio à Dickens, on pense bien davantage à Alexandre Dumas en lisant *Le soleil des rebelles*. Même capacité à nous scotcher à une histoire, à nous faire voyager dans le temps, et comme dans *Le comte de Monte-Cristo* à nous montrer un désir de vengeance qui ne lâche pas le personnage principal du roman. La comparaison vaut compliments car Dumas est l'auteur français le plus lu dans le monde même s'il est rarement présenté comme un des plus grands. Un succès que partagera peut-être un jour Di Fulvio dont le premier roman a été un succès mondial. Dans *Le soleil des rebelles*, il nous emmène au début du XIV^e siècle dans le royaume de Saxe situé quelque part dans les Alpes entre l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie et la Slovénie actuelles. Le jeune Marcus II est destiné à une vie de prince, une vie aisée à l'abri de



bien des difficultés. Au début du livre, Marcus qui n'a pas 10 ans se réjouit des premières neiges. Il peut car il a des tuniques de daim fourrées de peau de lapin, des casaques en peau de cerf à boutons de corne et des bottes en fourrure de loup à double semelle en cuir de vache. Mais ces habits ne valent rien pour se protéger de la fourberie de l'impitoyable Agomar qui pénètre dans le château pour massacrer et violer. Marcus voit ses parents mourir mais parvient à se cacher dans un passage secret que lui indique Eloisa la fille d'Agnete qui fait office de sage-femme dans le village. Elles l'accueillent et le cachent chez elles. Le début de cette nouvelle vie est compliquée pour Marcus qui ne comprend pas qu'il n'y ait pas de lit pour dormir dans cette maison. Sa participation aux travaux des champs est tout aussi pénible pour ce jeune garçon qui n'a pas de muscles et n'a jamais manié le moindre outil. Agnete saura toutefois le protéger des moqueries du village en le confiant au vieux Raphael qui vit en ermite dans la montagne. Mais pas de la cruauté d'Ojsternig, le Seigneur d'Agomar. Et nous voilà partis pour 800 pages d'aventures qui nous mènent jusqu'au Concile de Constance où l'empereur fait brûler Jan Hus un des premiers contestataires de l'Église. Pour Marcus devenu adulte, les dangers se multiplient, mais que ne ferait-il pas pour l'amour d'Eloisa? Bonne nouvelle pour terminer, le quatrième roman de Di Fulvio est annoncé pour la rentrée. Aussi prolixe que Dumas, vous disaient-on.

La bâtarde d'Istanbul

Elif Shafak, Phébus

Il y a plein de bonnes raisons de lire *La bâtarde d'Istanbul*. Parce que ce roman est écrit par une icône de la littérature féministe, et qu'en ces temps où le pouvoir des femmes ne cesse de progresser ce n'est pas le moment de se mettre mal avec elles. Parce que vous avez de façon impromptue aperçu une photo d'Elif Shafak, et que devant ses yeux et ses fossettes vous avez été instantanément électrisé. On s'interdit d'en dire plus sur son physique. Surtout sur ses roploplos qui sont pourtant assurément importants pour elle, car elle en a doté Zeliha et Asya, deux des principales protagonistes du livre. Parce qu'Elif Shafak est une femme courageuse, qui a osé parler dans ce bouquin du génocide arménien, ce qui lui a valu d'être traînée en justice où elle fut heureusement relaxée. Parce que certains personnages de ce roman ne cessent d'écouter Johnny Cash, ce qui est une preuve de bon goût. Parce que vous êtes curieux de la gastronomie turque et que dans ce cas vous en aurez pour votre argent. Vous allez vous gaver au fil des pages d'aubergines farcies à l'agneau, de boulettes panées, de feuilles de vigne ou de purée de sésame. Avant de vous achever si besoin de desserts légers comme l'*aşure* élaboré avec des pois chiches, du blé concassé, du riz, du sucre, des noisettes, des pistaches,



des pignons, des figues, abricots et raisins secs. Sans oublier l'eau de rose. Et peut-être plus simplement parce que vous découvrirez avec plaisir cette présentation d'une Turquie infiniment complexe à travers la rencontre de deux jeunes filles. Asya qui vit à Istanbul dans une famille constituée de quatre générations de femmes, sans aucun homme car tous ceux de cette lignée sont morts avant leur quarante et unième année. L'autre s'appelle Armanoush. Elle est Américaine mais présente la particularité d'avoir des origines communes avec Asya, et d'avoir grandi au milieu d'Arméniens puis de Turcs. Le plus gros de l'histoire se déroule dans la famille Kazanci. Asya y est née bâtarde car sa mère Zeliha n'a jamais voulu révéler le nom de son père. Y vivent aussi les trois tantes d'Asya, grand-mère Gülsüm et l'arrière-grand-mère Petite-Ma. Elles se passent sans difficulté de toute présence masculine, certaines en ayant perdu le goût, les autres assumant pleinement leur vie de femme mais en dehors de la maison. D'ailleurs Zeliha ne manque pas de mettre en valeur son physique avantageux en portant minijupe et hauts talons tout en emmerdant ceux qui y trouveraient à redire. Elles forment ainsi un vrai résumé de cette mystérieuse Turquie, où des femmes avortent sans difficulté dès 19 ans alors que d'autres pratiquent la divination. Pour notre plus grand plaisir.

Le chant de l'assassin

R.J. Ellory, Sonatine

Un de plus pour Ellory. On ne vous renvoie pas aux précédents. Ils sont tous chroniqués dans *Surbooké*, tous bons. Celui-là est excellent comme *Seul le silence* qui révéla Ellory. Vous partez cette fois au Texas, au West Texas, assurément le coin le plus reculé de l'État pour un bouquin de cinq cents pages que vous ne regretterez pas. Henry Quinn, jeune musicien, sort de prison où il a purgé une peine de trois ans pour avoir accidentellement tué quelqu'un. Il a partagé sa cellule avec un autre musicien, Evan Riggs, condamné à perpétuité pour meurtre. Parce que Riggs lui a sauvé la vie dans ce milieu carcéral tellement sympathique, Henry Quinn s'engage à remettre la lettre que lui confie Evan. Elle est destinée à Sarah, sa fille qu'il n'a jamais connue. Quinn se rend donc à Calvary, la ville où a vécu toute la famille Riggs. Si les parents d'Evan n'y habitent plus, Carson son frère aîné y réside encore. Il est d'ailleurs depuis des années le tout-puissant shérif de la ville. Mais personne, et surtout pas Carson ne semble savoir où est passée Sarah. Commence alors une enquête qui vous raconte alternativement la vie des deux frères depuis leur enfance et la recherche de Sarah par Henry. C'est peu dire que dès l'enfance Carson et Evan ne se ressemblent pas. Carson se voit profiter de la ferme

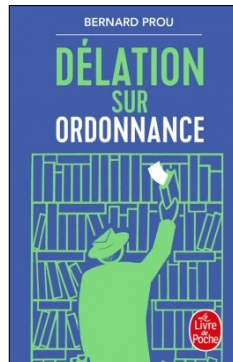


alors qu'Evan se révèle être un musicien amené à voyager. Alors quand les deux garçons tombent sous le charme de la jeune Rebecca Wyatt, la fille de la ferme d'à côté, il paraît évident que l'histoire ne peut que mal se terminer. La famille Riggs devrait pourtant être heureuse, même si être fermier n'est pas facile dans cet « *espace oublié de Dieu* » et qu'on trouve du pétrole dans le coin. Mais est-ce vraiment une chance quand on est attaché à sa terre? L'enquête d'Henry Quinn n'est pas plus facile que ne l'était la cohabitation des deux frères Riggs. Il comprend rapidement qu'il n'est pas le bienvenu et que Carson n'hésitera pas à le renvoyer au pénitencier. Petit à petit Ellory nous en dit un peu plus. Des secrets de famille que l'on n'oserait dévoiler. Des méfaits accumulés par Carson dans ce territoire où il est le roi. Autant vous le dire, musicien lui-même Ellory a un petit faible pour Evan et Henry. Ce n'est pas qu'Evan soit blanc blanc. Incapable de prendre une décision, il se réfugie plus souvent qu'il ne le faudrait dans l'alcool. Capable de rater sa relation avec Lilly si belle « *qu'à la voir les hommes se demandaient s'ils ne pourraient pas abattre leur femme d'un coup de revolver en prétextant la légitime défense* ». Aimer Henry est plus facile. Il a tout du bon bougre qui veut juste assumer sa promesse. Mais comment ne pas leur souhaiter le meilleur face à tant d'obstacles ?

Délation sur ordonnance

Bernard Prou, Anne Carrière

Drôle de zozo que ce Bernard Prou. Ancien prof de maths il écrit un premier roman en autoédition. Il réussit à le faire lire au médiatique Gérard Collard qui tombe sous le charme. Boosté par le libraire, *Alexis Vassilkov ou la vie tumultueuse du fils de Maupassant* devient un succès (Surbooké n° 4) au point d'être réédité en poche. Prou récidive, cette fois chez Anne Carrière, avec *Délation sur ordonnance* et c'est toujours aussi bien. Le titre du livre vient de ce qu'un ophtalmologiste utilisa en 1942 une de ses ordonnances pour dénoncer quatre personnes qu'il détestait. Le docteur Grégoire-Saint-Marly était, il est vrai, un sacré salopard. En témoigne l'affection qu'il avait pour un autre médecin avec qui il avait fait ses études, le docteur Destouches plus connu sous le nom de Céline. Donc comme Céline qui se plaignait « *des apatrides prépuvés, des métèques et des franc-maques* » Grégoire-Saint-Marly n'aimait ni les Juifs, ni les étrangers, ni les Francs-maçons et se décida de le faire savoir en écrivant au préfet de sa bonne ville de Pau. Et pour faire dans le concret, il n'en resta pas aux généralités préférant donner les noms de quatre mau-



vais Français. Or s'il est une qualité que l'on ne saurait dénier aux fonctionnaires, c'est qu'ils font plutôt bien leur travail, surtout quand ils œuvrent dans la police. L'information fut donc transmise aux services pour qu'ils fassent le nécessaire. Cela permet à Prou de nous dresser un portrait très réaliste de l'époque où ses personnages se mêlent à des hommes et des femmes entrés dans l'histoire. On voit ainsi le sinistre Lafont de la rue Lauriston s'enrichir tout en torturant pour le compte de la Gestapo. Des miliciens tous plus pervers les uns que les autres. Mais interviennent aussi des résistants qui surent freiner ou même annihiler certaines actions de l'occupant. Vous découvrirez aussi les derniers locuteurs d'une langue béarnaise sifflée. Tellement compliquée à comprendre qu'elle est quasi inaccessible pour les Allemands. N'allez donc pas croire que le roman ne serait qu'une suite de scènes toutes plus terrifiantes. Il est au contraire souvent jubilatoire. On rit, on s'aime, on s'enfile parfois dans tous les sens. En vantant les qualités d'*Alexis Vassilkov* Gérard Collard avait comparé le physique de Bernard Prou à celui d'un nain de jardin. Mais ce n'est ni celui de Grincheux, pas davantage celui de Simplet, pas même celui de Prof, voyez plutôt du côté de Joyeux.